

Français 1^{re}

TOUT-EN-UN

**sur les œuvres
au programme
du BAC**

Collectif sous la direction d'Émilie Stouder

Session 2024-2025



La poésie du XIX^e au XXI^e siècle

Arthur Rimbaud,
Les Cahiers de Douai, 1870

Parcours : émancipations créatrices

Émilie Stouder

*« Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud !
Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve
le bonheur possible avec toi. »*

René Char

I. Une œuvre ancrée dans un monde que le poète cherche à fuir

A. Une vie marquée par un désir ardent de liberté

► Un portrait figé dans l'imaginaire collectif

Le visage de Rimbaud est inscrit dans nos représentations collectives par la photographie d'Étienne Carjat réalisée en 1871. Rimbaud a alors 17 ans et cette photo nous donne à voir le beau visage d'un adolescent au regard clair, à la chevelure légèrement indisciplinée et à l'expression peut-être mélancolique. Peu d'autres portraits existent du poète et celui-ci a contribué à sa légende, repris d'innombrables fois, par les plus grands artistes comme Pablo Picasso, Fernand Léger, Sonia Delaunay, Joan Miro, ou encore Alberto Giacometti. Et aujourd'hui nous retrouvons encore et toujours ce même visage sur de multiples objets ayant ou non rapport à l'écriture, lui accordant un **statut véritablement iconique pour revendiquer une soif de liberté** et de créativité ou encore la douleur de se sentir inadapté à la société et ses codes.

En 2008 deux libraires ont trouvé dans une brocante une photo d'Arthur Rimbaud adulte. L'enthousiasme médiatique qu'a suscité cette découverte, le long travail d'authentification de la photographie et sa présentation lors d'une exposition au Grand Palais à Paris en 2010, montrent la fascination dont le poète est toujours l'objet. On a cherché dans cette image prise à Aden ? dans les années 1880 les traits de l'adolescent rebelle, les traces de sa vie aventureuse menée ensuite et une élucidation du mystère d'une vie en dehors de tout code établi.

► L'adolescent rebelle – l'amant sulfureux – le trafiquant sans scrupules ?

La légende d'Arthur Rimbaud s'est construite sur les trois identités successives, toutes présentées comme transgressives, qui lui sont attribuées. Au-delà des caricatures ou des stéréotypes il faut sans doute plutôt voir dans la vie de Rimbaud le désir ardent de liberté et la détermination à vivre ce qui lui semblait être sa destinée propre. Cela permettra de reconsidérer sa vie loin de tout sensationnalisme, pour garder de lui l'image du piéton arpentant le monde, qu'il a toujours revendiqué d'être.

● L'enfance et l'adolescence d'un poète : de Charleville à Paris

Arthur Rimbaud est né à Charleville le 20 octobre 1854 dans une famille de quatre enfants. Le père, capitaine d'infanterie quitte la famille quand Arthur à quatre ans, et la mère qui les élève seule est décrite comme sévère et particulièrement dévote. Arthur est très tôt **en rébellion contre l'autorité maternelle** mais il se révèle par ailleurs un élève très studieux et un lecteur insatiable : il excelle en

latin et en grec et il commence très tôt à écrire, dès l'enfance. En 1870, en classe de rhétorique (l'actuelle classe de 1^{re}), encouragé par son professeur Georges Izambard, il publie son premier poème, « Les Etrennes des orphelins », un des rares poèmes publiés de son vivant, alors qu'il n'a que 15 ans. Les poèmes qu'il remet à Paul Demeny à l'automne 1870, et qui font l'objet de notre recueil, sont en revanche publiés à titre posthume.

Rimbaud nourrit d'emblée une haute ambition et il écrit au poète Théodore de Banville qu'il admire pour lui proposer de lire quelques-uns de ses poèmes et de les publier. Pour l'occasion, il se donne 17 ans alors qu'il n'a pas encore 16 ans.

- **Lettre de Rimbaud à Théodore de Banville, le 24 mai 1870**

« Cher Maître,

Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai presque dix-sept ans, l'âge des espérances et des chimères, comme on dit. — et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, — pardon si c'est banal, — à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes — moi j'appelle cela du printemps.

Que si je vous envoie quelques-uns de ces vers, — et cela en passant par Alph. Lemerre, le bon éditeur, — c'est que j'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens, — puisque le poète est un Parnassien, — épris de la beauté idéale ; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi. — c'est bête, n'est-ce pas, mais enfin ?

Dans deux ans, dans un an peut-être, je serai à Paris. — *Anch'io*, messieurs du journal, je serai Parnassien ! — Je ne sais ce que j'ai là... qui veut monter... — je jure, cher maître, d'adorer toujours les deux déesses, Muse et Liberté.

Ne faites pas trop la moue en lisant ces vers... Vous me rendriez fou de joie et d'espérance, si vous vouliez, cher Maître, faire faire à la pièce *Credo in unam* une petite place entre les Parnassiens...

[...]

— Je ne suis pas connu ; qu'importe ? les poètes sont frères. Ces vers croient ; ils aiment ; ils espèrent : c'est tout.

— Cher maître, à moi : Levez-moi un peu : je suis jeune : tendez-moi la main... »

Arthur Rimbaud

Après deux fugues en août et octobre 1870, il réussit finalement à gagner Paris l'année suivante. Il est alors invité par Paul Verlaine à qui il a aussi écrit toute son admiration et dont il parlait déjà à Georges Izambard dans sa lettre du 25 août 1870 :

« J'ai les *Fêtes galantes* de Paul Verlaine, un joli in-12 écu. C'est fort bizarre, très drôle ; mais, vraiment, c'est adorable. Parfois, de fortes licences ; ainsi :

Et la tigresse épou — vantable d'Hyrcanie

est un vers de ce volume. — Achetez, je vous le conseille, *la Bonne Chanson*, un petit volume de vers du même poète ça vient de paraître chez Lemerre ; je ne l'ai pas lu ; rien n'arrive ici ; mais plusieurs journaux en disent beaucoup de bien. »

- **Le voyageur infatigable : de Bruxelles à Londres et à Stuttgart**

Une fois accueilli à Paris, il côtoie les poètes, fréquente les cercles littéraires mais ses provocations incessantes ne lui permettent pas d'intégrer véritablement les milieux artistiques de la capitale. Il fait sensation avec sa lecture du « Bateau ivre » devant les poètes parnassiens mais il ne réussit pas à être véritablement reconnu et à publier. Sa relation avec Verlaine évolue et le mentor que Rimbaud est venu trouver à Paris devient l'ami et l'amant, le compagnon de voyage aussi dans une société qui voit leur relation avec l'œil du scandale.

Ils voyagent de la Belgique à Londres, écrivent, boivent, se disputent et vivent en donnant des cours de français. Leur relation prend fin le 10 juillet 1873 quand Verlaine blesse Rimbaud au poignet de deux coups de feu. Verlaine est emprisonné et Rimbaud fait sa convalescence à Charleville auprès de sa mère, la « mother », la « mère Rimb », « la daromphe », comme il la surnomme. Il compose alors son recueil *Une saison en enfer*, le seul dont il supervise la publication à compte d'auteur. Il n'en distribue cependant que quelques exemplaires et ne veut pas que les autres soient diffusés, voulant même les brûler.

Puis en 1874, Rimbaud repart à Londres avec Germain Nouveau un poète rencontré à Paris, il continue à écrire. Il revoit une dernière fois Verlaine à Stuttgart en février 1875 et il lui remet le manuscrit de ce qui deviendra le recueil des *Illuminations*.

- **La suite du voyage : l'Afrique avant l'ultime retour en Europe**

Dans sa dernière période de vie Rimbaud multiplie les voyages et les expériences, militaires et commerciales, revenant à Charleville pour repartir toujours plus loin, d'abord en Italie, en Allemagne, puis à Chypre et en Égypte. À partir de 1880 il quitte totalement l'Europe pour Harar en Éthiopie, et Aden en Arabie où il exerce diverses activités de négoce de café, d'armes. On l'a même dit « trafiquant ». La seule certitude au sujet de ses activités semble être sa rupture complète avec l'écriture poétique. Il ne sait même sans doute rien de la publication des *Illuminations* en 1886 par la revue symboliste *La Vogue*.

Lorsqu'il revient à Marseille en 1891, très malade, et qu'il y meurt d'un cancer généralisé le 10 novembre, beaucoup de ceux qui l'avaient connu le croyaient mort depuis longtemps.

► **Le poète aux mille appellations**

Arthur Rimbaud est ancré aussi dans l’imaginaire collectif par les périphrases qui le désignent. Les deux plus connues sont dues à Paul Verlaine qui voyait en effet en lui « **l’homme aux semelles de vent** » et surtout **l’un des « poètes maudits » de son temps**, comme il le désigne dans son ouvrage éponyme. Il établit ainsi le portrait d’un poète incompris, au génie méconnu par une société incapable d’appréhender la beauté de ses textes. Il le place alors aux côtés de Tristan Corbière et Stéphane Mallarmé dans la première édition des *Poètes maudits* en 1884, avant d’ajouter Marceline Desbordes Valmore, Villiers de l’Isle Adam et Pauvre Lélian (anagramme de Paul Verlaine lui-même) en 1888. Par de longues notices détaillées sur chaque auteur Paul Verlaine a contribué à faire connaître ces poètes ignorés.

Arthur Rimbaud est aussi le « **Voyant** », du terme qu’il utilise lui-même dans deux lettres de mai 1871. Il y expose sa vision de la création à travers des formules qui valent pour de véritables manifestes poétiques.

À Georges Izamabrd le 13 mai 1871

« Maintenant, je m’encrapule le plus possible. Pourquoi ? **je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant** : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s’agit d’arriver à l’inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n’est pas du tout ma faute. »

À Paul Demeny le 15 mai 1871

« Car **Je est un autre**. Si le cuivre s’éveille clairon, il n’y a rien de sa faute. Cela m’est évident : j’assiste à l’éclosion de ma pensée : je la regarde, je l’écoute : je lance un coup d’archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d’un bond sur la scène.

[...]

Je dis qu’il faut **être voyant, se faire voyant**.

Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d’amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n’en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant — Car il arrive à l’inconnu ! [...]

Donc **le poète est vraiment voleur de feu**. »

B. Charleville et la société bourgeoise dans le regard de Rimbaud

Rimbaud affirme explicitement dans ses écrits le rejet de sa ville natale, Charleville. *Les Cahiers de Douai* reflètent son **ennui profond, voire une détestation, autant que son amour de la liberté**. Les poèmes du recueil ont en effet été écrits entre mars et octobre 1870, période durant laquelle Rimbaud n'a eu de cesse de chercher à gagner Paris et de fuguer, en vain.

► *Les traces de la guerre de 1870*

En juillet 1870, lorsque la guerre éclate entre la France et la Prusse, Rimbaud n'a pas encore seize ans. Il n'est donc pas concerné par la mobilisation des troupes armées et il observe de loin la militarisation de la société. On en trouve une évocation particulièrement grinçante dans le poème « À la musique » qui décrit en neuf quatrains la « Place de la gare, à Charleville », là où se retrouve toute la bonne société, abhorrée du poète. Sous son regard, la guerre est entrée dans les codes bourgeois de la promenade dominicale : pour les notables un « orchestre militaire [...] Balance ses shakos dans la *Valse des fifres* » et les « pioupious », soldats en permission, cherchent à séduire les bonnes pendant qu'« un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande » se vante de fumer du tabac de contrebande.

Rimbaud semble adopter très jeune une posture anti militariste et républicaine, il fait entendre son opposition à l'Empire. On en trouve une évocation explicite dans le poème « L'Éclatante victoire de Sarrebruck », qui décrit une « gravure belge brillamment coloriée » faisant la propagande impériale pour une victoire française largement surestimée. Le ton du poème est explicitement irrévérencieux : Napoléon III est représenté « sur son dada », les « Pioupious » font la sieste, et Rimbaud prétend identifier dans la scène Pitou, Dumanet, et Boquillon qui sont des figures populaires caricaturant des soldats ridicules. Le sonnet se clôt même sur une interrogation qui montre l'incompréhension face à la scène, loin de la célébration apparemment évidente : « De quoi ? ». Le contexte de guerre est donc pour Rimbaud un complément parfait du tableau de la société bourgeoise qu'il rejette. Et son ton devient tragique dans le poème « Le Dormeur du Val » qui dresse le tendre portrait d'un soldat tué au combat, sans doute à Sedan dont le champ de bataille se trouve à moins de vingt kilomètres de Charleville.

► **Les échos enchanteurs d'un horizon inaccessible**

Rimbaud rêve de la vie parisienne, il rêve de rencontrer des poètes et de devenir l'un des leurs, d'être reconnu. Mais durant l'été 1870, il ne peut que se lamenter en ne recevant à Charleville que de maigres miettes de ce qu'il imagine de l'effervescence culturelle parisienne. Sa lettre à Izambard, datée du 25 août, en est l'expression :

« Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province. Sur cela, voyez-vous, je n'ai plus d'illusions. [...] Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé ; j'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries, enfin : j'espérais surtout des journaux, des livres... Rien ! Rien ! Le courrier n'envoie plus rien aux libraires ; Paris se moque de nous joliment : pas un seul livre nouveau ! c'est la mort ! Me voilà réduit, en fait de journaux, à l'honorable *Courrier des Ardennes*, propriétaire, gérant, directeur, rédacteur en chef et rédacteur unique, A. Pouillard ! Ce journal résume les aspirations, les vœux et les opinions de la population, ainsi, jugez ! c'est du propre !... On est exilé dans sa patrie !!! »

Charleville représente pour Rimbaud un lieu d'enfermement et de pauvreté intellectuelle alors qu'à Paris ou Bruxelles il imagine ses rencontres avec des poètes, la publication de ses écrits, son embauche dans des journaux et une vie de bohème poétique qui le sauverait de l'ennui.

► **La respiration intellectuelle offerte par un professeur attentif**

Georges Izambard est une figure essentielle dans le parcours poétique d'Arthur Rimbaud. Jeune professeur au lycée de Charleville, il est semble-t-il le seul à remarquer véritablement le génie de son jeune élève mais aussi sa souffrance de vivre dans un univers qu'il considère comme sclérosant et limitatif. Il lui laisse les clés de la chambre où il ne séjourne pas durant l'été pour que le jeune homme puisse aller lire ses livres. La suite de la lettre du 25 août 1870 montre à quel point Rimbaud a profité de cette opportunité :

« Heureusement, j'ai votre chambre : — Vous vous rappelez la permission que vous m'avez donnée. [...] j'ai lu tous vos livres, tous ; il y a trois jours, je suis descendu aux *Épreuves*, puis aux *Glaneuses*, — oui, j'ai relu ce volume ! — puis ce fut tout !... Plus rien ; votre bibliothèque, ma dernière planche de salut, était épuisée !... Le *Don Quichotte* m'apparut ; hier j'ai passé, deux heures durant, la revue des bois de Doré : maintenant, je n'ai plus rien ! »

C'est Izambard encore qui va le chercher à la prison Mazas à Paris quand Rimbaud y est emprisonné à la suite de sa première fugue en août 1870. Izambard règle sa dette (son transport jusqu'à Paris) pour qu'il sorte de prison puis le fait

héberger chez ses tantes à Douai avant de le ramener à sa mère. En novembre 1870 c'est encore lui qui raccompagne Rimbaud à Charleville après que le jeune homme s'est rendu à Charleroi puis Bruxelles avant de revenir à Douai.

C. *Les Cahiers de Douai*, première œuvre poétique de Rimbaud

► *Les différentes dénominations*

Le recueil que nous étudions est connu sous différents noms puisque **Rimbaud n'a pas mené à terme de projet de publication de ses poèmes dans un ensemble constitué, et sous un titre qu'il aurait choisi**. Les titres des différentes éditions relèvent donc du seul choix des éditeurs puis de l'habitude qui a découlé de ces publications premières. Mais les vingt-deux poèmes qui composent cet ensemble constituent bien une entité homogène dans l'esprit du jeune homme puisqu'il les avait recopiés sur du papier d'écolier et regroupés lors de ses séjours successifs à Douai chez les tantes de Georges Izambard, les demoiselles Gindre. Cela explique donc le titre de *Cahier de Douai* ou *Les Cahiers de Douai* dans une simple dénomination descriptive qui relie les poèmes au lieu où ils ont été recopiés.

L'autre nom de cet ensemble de poèmes, *Recueil Demeny*, procède aussi d'une identification liée aux circonstances. Paul Demeny est en effet un poète né à Douai, celui à qui Arthur Rimbaud en toute confiance avait remis ses poèmes.

► *Les Cahiers de Douai constituent-ils un recueil ?*

Les poèmes recopiés en septembre et octobre 1870 ont été vraisemblablement écrits entre mars et octobre de la même année. En cela ils constituent un ensemble homogène, traduisant l'état d'esprit du poète et sa créativité poétique sur une courte période. Si recueil il y a, il s'agit d'un florilège des poèmes de l'année.

On ne peut cependant que difficilement parler de recueil si l'on met dans ce terme une volonté de composition et d'organisation en vue d'une publication. En effet Rimbaud confia tout d'abord à Demeny une première liasse de quinze poèmes en septembre 1870. Puis il donna à son ami une seconde liasse de sept poèmes, en octobre 1870, mais pour lui écrire très peu de temps après « Brûlez, je le veux, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez tous les vers que je fus assez sot pour vous donner lors de mon séjour à Douai ».

► *Publication, réception et postérité de l'œuvre*

Certains poèmes ont été publiés dans des revues avant que Rimbaud ne les regroupe en les recopiant ensemble, et la **première publication complète du recueil date de 1895**. Mais aujourd'hui les lecteurs et commentateurs de Rimbaud retiennent